



Découverte de la stèle d'Ataqeloula, à Sedeinga (Soudan), en 2017. SEDEINGA ARCHAEOLOGICAL UNIT

Les héritiers de Champollion

1822, LES HIÉROGLYPHES DÉCHIFFRÉS – 5/5 –

A défaut de texte bilingue comme celui de la pierre de Rosette, sésame vers la connaissance de l'égyptien antique, décoder une langue disparue exige persévérance et technique. Des chercheurs planchent encore sur d'autres mystérieuses écritures

Et s'il y avait un malentendu au sujet de Jean-François Champollion, passé à la postérité pour avoir compris le fonctionnement du système d'écriture hiéroglyphique en 1822? Et si son exploit était surtout d'avoir reconstitué la langue des Egyptiens de l'Antiquité en seulement quelques années? Car écriture et langue sont deux choses distinctes. Il suffit pour s'en convaincre d'avoir sous les yeux les mots suivants – «A zenetanulás lélekzadagító ereje» –, titre d'un article emprunté à un journal hongrois. N'importe quel lecteur du *Monde* pourra déchiffrer ce qui est écrit signe à signe mais, à moins de connaître le hongrois, la compréhension du texte lui échappera.

La «chance» de Champollion était de savoir avec une quasi-certitude que la langue copte, qu'il maîtrisait, descendait de l'égyptien ancien, ce qui l'aida à la reconstruire. Idem pour le Britannique Michael Ventris (1922-1956), qui, pour déchiffrer le linéaire B, écriture de la civilisation mycénienne, fit le pari gagnant qu'il s'agissait d'une forme archaïque de grec ancien.

Les héritiers de Champollion, qui s'attaquent aujourd'hui aux langues inconnues, n'ont pas toujours cette chance. Ainsi en va-t-il des spécialistes de l'étrusque, langue codée avec un alphabet tiré du grec – donc parfaitement déchiffrable – mais qui n'a pas laissé de postérité. «Les espoirs pour l'étrusque sont minimes», reconnaît Claude Rilly, professeur à l'École pratique des hautes études et directeur de recherche au CNRS. Il faudrait avoir énormément de textes bilingues pour y parvenir.»

Les textes bilingues font en effet figure de Graal dans l'imaginaire collectif, car la pierre de Rosette y a laissé une forte impression, mais, dans l'histoire des déchiffrements, rares sont les langues anciennes qui ont été traduites grâce à ce genre d'outil.

Claude Rilly en compte deux : «Tout d'abord le sumérien, une langue morte en 2000 av. J.-C., mais qui est restée le "latin" des scribes akkadiens [langue sémitique proche de l'hébreu ou de l'arabe classique, qui fut parlée pen-

dant environ deux millénaires en Mésopotamie]. On a des bilingues à la pelle, des glossaires, et cela a permis de le déchiffrer. L'autre exemple est le tokharien, la langue indo-européenne la plus orientale qui soit [dont les traces ont été retrouvées dans le Xinjiang, en Chine]. On a découvert des bibliothèques entières dans des grottes avec des textes bilingues en vieux ouïgour.»

Néanmoins, la plupart du temps, les textes bilingues sont trop courts pour reconstruire la langue, ou bien ils n'existent tout simplement pas. Et, dans ce cas, il n'y a pas de méthode imparable, selon Claude Rilly : «C'est un cas particulier chaque fois et un déchiffrement ne vous apprend rien sur le suivant. Tout dépend de facteurs qui sont particuliers à chaque langue, et on ne peut pas en tirer des règles absolues.»

A la façon des cruciverbistes

Pas de recette miracle mais, tout de même, une panoplie de «ficelles». «La première chose à faire, c'est de tâcher de pénétrer dans la langue par les noms propres», explique Claude Rilly. C'est ce qui a été fait pour l'égyptien avec les noms des rois et des reines lagides comme Ptolémée et Cléopâtre, ou bien, pour le linéaire B, avec le nom des cités crétoises.»

Une aide extérieure peut venir des auteurs de jadis s'exprimant dans une langue connue. Par exemple, le Romain Suétone, dans sa *Vie des douze Césars*, révèle, au détour d'une anecdote sur les présages annonçant la mort d'Auguste, que le mot *aesar* signifie «dieu» en étrusque.

D'autres techniques tentent de faire parler la langue pour ainsi dire d'elle-même. Une de ces méthodes dites «internes» consiste à agir comme un cruciverbiste, qui s'aide de ce qu'il a déjà trouvé dans sa grille de mots croisés pour remplir les trous.

«Grâce aux dimensions grammaticale et sémantique du texte, on essaie de deviner la nature du mot inconnu, puis de faire une hypothèse sur son sens. Une hypothèse qu'on tente de vérifier dans d'autres textes où le mot apparaît», détaille Claude Rilly. Cette

méthode, appelée «philologique» ou «combinatoire», s'avère lente et peu productive, mais elle a l'avantage d'être assez sûre.

Et puis, il y a l'approche dite «comparative», qui consiste à trouver des idiomes apparentés à la langue morte que l'on veut percer. C'est ainsi qu'a été traduit l'akkadien. Toute la difficulté consiste à repérer la famille de la langue que l'on souhaite traduire, surtout quand, après des milliers d'années d'évolution, ses lointaines arrière-petites-nièces ne lui ressemblent plus guère. Cela a été tout l'enjeu des recherches de Claude Rilly sur le méroïtique, que l'on parlait dans le royaume de Méroé (actuel Soudan) entre le III^e siècle av. J.-C. et le IV^e siècle de notre ère. L'alphabet, assez simple, a été déchiffré dès 1911, mais pour la langue elle-même on ne savait tout bonnement pas où la ranger.

«Il y a eu une grosse bataille savante, avec des déclarations sanglantes» sur sa famille linguistique, explique Claude Rilly, qui s'est armé de patience pour aller explorer, en Erythrée et au Soudan, une branche de langues nilo-sahariennes en voie de disparition.

À LIRE

Champollion. Une vie de lumières, de Jean Lacouture (Grasset, 1989).

Guide des écritures de l'Égypte ancienne, sous la direction de Stéphane Polis (IFAO, 2022).

La Pierre de Rosette, de Robert Solé et Dominique Valbelle (Seuil, 1999).

L'Aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes, sous la direction de Guillemette Andreu-Lanoë, Vanessa Desclaux et Hélène Virenque (BNF, 2022).

Le Déchiffrement des hiéroglyphes. Une aventure millénaire, de Simon Thuault (L'Harmattan, 2022).

Après avoir repéré des locuteurs, le chercheur est parti à leur rencontre sur le terrain : «Vous avez un magnétophone, du papier, un crayon. Vous essayez de repérer les prononciations, de comprendre la conjugaison des verbes, vous faites des listes de mots. Vous travaillez sur des textes complets, des contes, des récits que vous décryptez avec vos informateurs. Le monde féminin, intimiste, est celui où se gardent le plus les langues, alors que les hommes, qui sont plus en contact avec l'extérieur, au marché, à la mosquée, mélangent leurs mots avec de l'arabe.»

Quid du gaulois?

En 2010, Claude Rilly a signé une étude qui a établi la parenté entre le méroïtique et ce groupe de langues. «L'ennui, dit-il, c'est qu'aucune n'est suffisamment proche du méroïtique pour que cela nous ouvre en grand les portes de la traduction.» Autant l'Égypte antique, à l'époque des pharaons lagides, qui parlaient le grec, avait besoin de produire des textes bilingues, autant ce besoin n'existait pas à Méroé, et Claude Rilly juge peu probable qu'on trouve un jour la «pierre de Rosette» du méroïtique. C'est donc un travail de fourmi qu'il faut mener pour arracher le sens d'un mot. Aujourd'hui, seulement 120 sont traduits avec assurance, et on a des hypothèses pour 700 autres; la phonétique est établie; on sait dire les nombres; l'ordre des mots est connu; le travail sur la grammaire se poursuit. Déchiffrement en cours, donc.

Percer une langue inconnue n'est pas qu'une affaire de linguistique, loin de là. A voir la passion de Claude Rilly pour le méroïtique ou l'immersion de Champollion dans l'Égypte pharaonique, on saisit que l'enjeu est aussi de décrypter la civilisation ancienne. Et quand on évoque avec Claude Rilly la langue gauloise, parlée chez nous il y a deux millénaires mais encore mal comprise, il n'a qu'une phrase : «Il faudrait que quelqu'un y consacre sa vie...» Qui donc sera le Champollion du gaulois? ■

PIERRE BARTHÉLÉMY

FIN